

ENQUETES ET REPORTAGES

magazine.union@sonapresse.com

"Camp Soaco" : chaque dimanche

ABRITANT naguère les bureaux et les habitations du personnel de la Société africaine de construction, cette place est occupée, entre autres, par des débits de boissons. Lesquels, en fin de semaine notamment, grouillent de monde...

MIKOLO MIKOLO
Libreville/Gabon

"**C**AMP Soaco" (Société africaine de construction). Un site qui rappelle la mue qu'a connue la capitale politique de notre pays dans la décennie 1970-1980. En prévision de l'organisation du sommet de la défunte OUA (Organisation de l'unité africaine) en 1977. Le nouveau découpage administratif des quartiers de Libreville loge dorénavant cet emplacement dans le deuxième arrondissement.

Pourtant, ce terrain, qui se trouverait sur un site d'utilité publique, n'est séparé de la mairie du 6e arrondissement (quartier Nzeng-Ayong) que par une route en bitume. Ce nouvel ouvrage, quasiment achevé, n'est pas encore ouvert à la circulation automobile. Hélas...

Le Camp Soaco, jumelage aujourd'hui de maisons d'habitations et de bars notamment, connaît chaque dimanche une ambiance torride. "C'est une véritable folie ici, chaque dimanche", avoue Roland, assis sur une chaise et manipulant, de temps en temps, son téléphone portable. À côté de lui, une bouteille de Booster. "C'est surtout dimanche, particulièrement le soir, qui fait le Camp Soaco. Hommes et femmes se retrouvent ici pour s'éclater, se faire plaisir. Visiblement, nombreux sont à la recherche de sensations fortes", nous confie Mme Kitoko. Accompagnée de son époux qui se contente de boire de l'eau minérale, elle déclare que certaines personnes fréquentent également le coin pour se détendre. "Les personnes qui souffrent de tension artérielle repartent chez elles, le cœur léger", estime-t-elle. La musique, très bruyante, crée une certaine frénésie, surtout chez les adeptes de Bacchus. Un seul D.J, rémunéré chaque fin de mois par les tenanciers, selon le témoignage d'un fidèle du site,

alimente simultanément tous les bars à sa charge - il y en a plus d'une vingtaine dans cette sorte de labyrinthe -. Chacun trouve son compte, puisque tous les rythmes y sont présents. Sauf que l'espace est trop étroit pour les déhanchements des danseurs. À côté de ces bars qui vendent essentiellement des boissons importées, le "musungu" et le vin de palme, tous deux de fabrication locale, attirent eux aussi une bonne partie de la clientèle. Les consommateurs sont constitués, pour l'essentiel, d'adultes assis sous des hangars de fortune. Et pour calmer "la colère du vin",

«Les personnes qui souffrent de tension artérielle repartent chez elles, le cœur léger»

selon un vocabulaire propre au milieu, ces personnes-là, à l'instar des plus jeunes, ont recours au poisson braisé et autres cotis, "nikes", coupé-coupés, etc. Bien entendu, cette bouffe est assaisonnée par un piment qui a vocation à atténuer la teneur en alcool des vins consommés. "Ici, comme vous pouvez le constater, c'est de la folie. Si vous venez les autres jours, c'est quasiment la sécheresse", raconte Divassa, un habitué du Camp Soaco. Où même les automobilistes en détresse trouvent leur compte. Parce qu'il y existe un garage. Lequel, le soir venu, est visible grâce à son enseigne posée sur un portail en tôles : "Ici garage, interdit d'uriner".

Pas de problèmes également pour ceux qui ont des soucis avec



Photo: DR

Une vue du Camp Soaco, lieu des sensations fortes...

leurs chaussures : Ibrahim, le cordonnier de ce "village", veille au grain. Un milieu qui, au-delà de sa réputation à produire de l'ambiance, draine aussi de nombreux commerçants ambulants (ceintures, habits, sacs, chapeaux, rouge à lèvres, jouets, kola, gingembre, etc). Face aux bars, construits au milieu d'une sorte d'île, il y a d'autres commerces détenus par des Ouest-africains. Ils veillent en permanence, de jour comme de nuit, pour écouler leurs produits de première nécessité (boîtes de conserve, riz, pain, sucre, huile, etc). Ici, la route est faite en pavés. À la grande satisfaction de tous les fidèles du Camp Soaco qui, chaque dimanche, connaît une ambiance de folie.

Photo: DR



Une partie du Camp Soaco débouche sur le pont du canal qui le sépare

magazine.union@sonapresse.com

che est un moment de folie



Camp Soaco, c'est aussi un cadre de beauté

CHAQUE jour (le dimanche notamment), du matin au soir, femmes et hommes défilent chez "Dr des ongles incarnés"...



Photo: DR

MM
Libreville/Gabon

À la droite de l'entrée principale du Camp Soaco, le visiteur peut apercevoir le "cabinet" du "Dr des ongles incarnés", tenu par Carole. Du haut de son mètre 75, cette quadragénaire tient un petit espace de beauté à l'équipement sommaire. Elle s'y adonne à l'entretien des

ongles et des pieds des riverains et des clients fidèles du Camp Soaco. À des prix raisonnables, estime l'un d'eux. Cette native de Lébamba, dans le département de la Louetsi-Wano (province de la Ngounié), qui a déjà passé six ans sur ce site, après neuf autres années au carrefour GP, transmet son savoir-faire à sa progéniture. "Je quitte Owendo où j'habite pour venir nettoyer mes ongles à cause, non seule-

ment du travail bien fait, mais aussi de la sympathie de cette dame", témoigne une cliente, vantant ainsi l'accueil dont fait montre la gérante des lieux. Carole ne se plaint nullement de sa situation sociale. Au contraire. "Dans l'ensemble, je gagne bien ma vie. Je travaille aussi avec mes filles qui, en plus de faire les ongles, tressent également. J'ai aussi une sœur qui fait à manger ici...", explique-t-elle, ravie.



de l'école du Lac.

Pugilat dominical!

LE plaisir qu'éprouvent de nombreux fidèles du Camp Soaco, chaque dimanche, est souvent gâché par des rixes que provoquent des clients malhonnêtes...

MM
Libreville/Gabon

L'ÉTROITESSE du site sur lequel sont érigés les bars au Camp Soaco semble, d'une part, donner du charme à ce site prisé, - chaque dimanche notamment -, par de nombreux Librevillois. Ainsi que par des Akandais et des Owendois. Mais ce lieu est aussi à l'origine d'incompréhensions entre certains visiteurs. En effet, presque

chaque fin de semaine, le lieu enregistre au moins une rixe. Dimanche dernier, par exemple, cette ambiance n'a pas dérogé à ce qui semble devenir une règle non écrite. Selon quelques témoignages recueillis sur place, les bagarres résultent souvent des incompréhensions et de la malhonnêteté de certains clients. "Les clients malhonnêtes qui ont déjà bu et qui ne veulent pas régler leurs factures, sont souvent

à l'origine des rixes ici. C'est dommage", regrette une tenancière de bar. Propriétaire de son emplacement, et contrairement à plusieurs de ses collègues, notre interlocutrice nous révèle également que "tous les tenanciers versent, chaque mois de décembre, 50 000 francs à l'Hôtel de Ville de Libreville. Et tous les trois mois 30 000 francs au service d'hygiène". Enfin, nous avons découvert qu'en dehors des pugilats,

des personnes (hommes ou femmes) peuvent organiser des anniversaires au Camp Soaco. Où il faut, hélas, faire également attention aux braqueurs. Et à ce sujet, plusieurs riverains souhaitent que les forces de sécurité patrouillent en permanence dans les environs, afin de décourager et de mettre hors d'état de nuire tout fauteur de troubles.